

LES DEUX MÈRES.

(Suite et Fin.)

Après avoir marché quelque temps à côté l'un de l'autre, Enrich dit à son impassible compagnon :

— Où allons-nous, monsieur ?

L'homme le regarda et ne répondit point.

Enrich, très-peu satisfait de ce silence obstiné, éprouva presque un sentiment de défiance ; aussi examina-t-il avec soin son compagnon de route : c'était un homme dans la force de l'âge, aux membres vigoureux, au teint basané, à l'œil perçant, au visage sévère. Il avait en travers de la joue une balafre que le temps rendait imperceptible ; sa démarche était celle d'un soldat. Il ne portait ni le costume allemand, ni le vêtement des montagnards. Enrich l'examina longtemps, puis ne l'examina plus du tout et songea à Alice.

Mais quelques instants plus tard, il regarda de nouveau son taciturne compagnon, et lui dit encore :

— C'est bien le comte Arthur de Morand qui vous envoie ?

L'homme leva les épaules et garda le silence.

Ce geste insolent fit monter le sang au visage d'Enrich ; cependant il se contint, et poursuivit sa route sans mot dire.— Ils arrivèrent enfin à une vaste prairie, la traversèrent, puis entrèrent dans un bois ; là, ils se détournèrent, suivirent un petit sentier, s'enfoncèrent dans les broussailles, puis au bout trouvèrent une petite porte ; l'homme l'ouvrit et fit signe à Enrich de descendre plusieurs marches, Enrich les descendit ; l'obscurité régnait autour d'eux, mais elle cessa bientôt ; l'homme ouvrit une seconde porte, passa le premier, Enrich le suivit.

Il aperçut bientôt une vaste salle, éclairée de tous côtés par les rayons du soleil qui pénétraient par des fenêtres ouvertes.

Puis trois hommes s'offrirent à ses regards.

L'un des trois était le comte Arthur de Morand.

Sur une table on avait placé des épées et des pistolets.— Le comte paraissait faible encore, mais cependant assez fort pour se battre sans qu'on accusât de déloyauté son adversaire.

Enrich attendit.

Le jeune comte de Morand alla au-devant de lui.

— Monsieur, dit-il, vous trouvez peut-être étrange le moyen que j'ai employé pour vous amener jus- qu'ici ; un seul mot vous en donnera l'explication : j'ai voulu éviter que mon père fût instruit de ma rencontre avec vous. Maintenant, monsieur, je suis prêt à vous faire réparation ; voici des témoins pour vous et pour moi.

Il désigna les deux personnes qui s'approchèrent.

— Et voici des armes, continua le comte.

Il montra les épées et les pistolets.

— C'est bien, monsieur, dit Enrich : je suis à vos ordres.

— Vous me permettrez, avant, de vous dire, monsieur, reprit le jeune comte, que ces messieurs sont gens d'honneur ; l'un est monsieur le vicomte de

Blouet, un brave colonel qui a fait ses preuves sur vingt champs de bataille ; l'autre est M. le duc de Bournonville, un noble nom, monsieur, porté par un homme honorable ; si, comme je le pense, ces témoins sont agréés par vous, je me mettrai moi-même à votre disposition.

— J'accepte ces messieurs pour témoins, reprit Enrich ; quant aux armes, comme je ne suis ni spadassin, ni raffiné, vous choisirez celles que vous voudrez, peu m'importe.

— Il est de mon honneur de vous déclarer en ce cas, monsieur, dit le jeune comte, que je suis assez fort sur l'épée ; si vous voulez, nous prendrons le pistolet, les chances seront plus égales.

— C'est bien, monsieur ; prenons le pistolet.

Les témoins chargèrent les pistolets et les présentèrent aux deux adversaires. Enrich prit le sien, le comte Arthur de Morand fit signe à son témoin de garder le sien.

— Messieurs, leur dit-il, avant que le sang coule, je vous demande quelques paroles d'explication ; vous savez que monsieur a reçu une insulte de moi ; mais vous ne savez pas quelle est cette insulte ; j'ai attendu que mon adversaire fût ici pour vous donner toutes les explications nécessaires ; je vais le faire.

— Monsieur, toute explication est inutile, dit Enrich, vous le savez bien.

— Pardon, monsieur, interrompit le vicomte de Blouet, nous désirons être instruits plus amplement.

— Monsieur et moi sommes ici pour que l'un des deux reste sur le carreau, reprit Enrich avec force ; je ne suis pas venu pour entendre donner des explications, mais pour tuer ou pour être tué.

— Vous me tuerez après, monsieur, dit doucement le jeune comte, mais je parlerai d'abord, et je ferai connaître à ces messieurs qui veulent bien m'assister ce qui s'est passé entre nous ; monsieur, je parlerai, car avant de tuer peut-être un homme, je veux faire devant des hommes une confession pleine et entière ; après cela, monsieur, si vous persistez dans vos projets de duel, eh bien ! nous nous battons en ennemis loyaux, chacun pour sa vie.

— Je suis ici pour me battre, et je me battraï, monsieur, répondit Enrich avec calme.

— Messieurs, reprit le comte : je dois vous déclarer avant tout ce qui a eu lieu.

— Dites de suite que vous vous êtes introduit de nuit dans le pavillon d'une jeune fille, que vous l'avez compromise publiquement, interrompit Enrich ; puis, que lorsque sa mère en larmes est venue demander réparation pour l'honneur de son enfant, on l'a repoussée avec mépris ! dites que, dans un accès de colère bien juste, la mère de cette jeune fille, la croyant criminelle, l'a presque chassée de sa maison et qu'elle est allée demander asile et secours chez des étrangers ; dites que madame Warner s'est jetée aux genoux de votre père en le suppliant d'ef-